

Laure ou la passion d'aller plus loin

Laure Bataillon ne s'est pas contentée de laisser, comme tout grand traducteur, une véritable œuvre d'écrivain sous forme de traductions ; elle a aussi, comme il se doit, écrit sur son travail : quoi de plus naturel que de transmettre aux autres son savoir, au lieu de le laisser mourir avec soi ? Traduction et générosité, en principe, vont de pair, et Laure Bataillon est de ceux qui l'ont le mieux montré.

En ouvrant ce *Traduire, écrire* qui regroupe ses principaux écrits sur la traduction, on regrette bien un peu que Laure n'ait pas eu le temps d'en écrire davantage, accaparée par les cinquante livres qu'elles eut à traduire et les autres tâches que l'on sait. Mais on est vite rassuré : les textes que voici, articles, préfaces, entretiens, lettres ou simples notes manuscrites, auxquels s'ajoutent les témoignages d'auteurs qu'elle a traduits (Arnaldo Calveyra, Julio Dujovne Ortiz), parviennent en 120 pages très denses à dire l'essentiel sur la traductrice et même sur la traduction tout entière.

S'il fallait résumer d'un mot l'apport de Laure Bataillon, ce pourrait être le mot « musique ». Et ce en prose comme en poésie, car elle a fort sagement pratiqué les deux, sans hiérarchie, avec le même soin et la même oreille ultra-sensible. Une grande partie du sens d'un texte, dit-elle, est exprimée par les sonorités, le rythme surtout : « Le rythme charrie le sens ». Et si cette idée peut aujourd'hui – enfin ! – sembler une évidence, pour les vrais traducteurs du moins, c'est en partie grâce à Laure ; on verra ici, à l'abondance et la pertinence des images musicales, qu'elle a *vécu* cette idée comme peu d'autres l'ont fait.

Autre thème récurrent dans ses écrits : la relation passionnelle, ambivalente, de Laure avec sa langue, ce français qu'elle aime tout en rageant de le voir si raide à côté de l'espagnol. Elle rêve de l'enrichir, de l'assouplir, de retrouver « un avant-Malherbe paradisiaque » ; et elle y parvient, faisant de notre langue, lorsque le texte l'exige, « une langue en train de se faire, fragile, précaire (...) se construisant comme le delta

du Rhône » – selon les termes de A. Calveyra, qui nous donne ici une méditation fascinante sur écriture et traduction.

Mais lutter contre sa langue, pour Laure, c'est aussi lutter contre elle-même, contre ses propres raideurs. On la voit juger sévèrement plus d'une fois un travail ancien, ou même récent ; une de ses premières traductions la laisse « perplexe », elle la critique, puis doute de ses critiques, avec une lucidité sans faille qui marie exigence et souplesse – nos vertus cardinales. « Je suis *sûre*, dit-elle, qu'à présent, si je retraduais la plupart des œuvres de Cortázar, je les traduirais moins bien (à mes yeux) parce que plus sagement ». De même, dans une lettre peu avant sa mort, elle regrette d'avoir perdu la « folie de traduire » qui l'habitait à ses débuts. Ne la croyons pas trop, elle a gardé jusqu'au bout l'autre folie, cette passion de « chercher toujours plus » dont parle encore Calveyra.

Philippe et Vincent Bataillon, son mari et son fils, auxquels on doit le choix et le subtil montage des textes, leur ont joint une traduction inachevée : sur la même page, le poème en espagnol, trois versions successives en français, suivi de ce constat d'échec : « C'est la troisième version et j'ai l'impression de ne pas avancer ». Page importante, qui en nous faisant lire comme par dessus son épaule, nous amène affectivement tout près d'elle et intellectuellement au cœur du sujet.

Laure elle-même aurait sûrement aimé ce livre, tout frémissant de sa présence, qui dès les premiers mots nous la rend si vivante (« Vous me demandez pourquoi je traduis ? Autant me demander pourquoi je marche ! Pour communiquer, pardieu ! » ; elle eût aimé comme nous ces brèves évocations de grandes journées de soleil, de séances de rires avec tel ou tel auteur : une part de son rayonnement ne vient-il pas de ce goût de la vie, de ce gai savoir ? Ce qu'elle n'eût sans doute pas admis, par modestie, c'est à quel point ses textes sont superbement écrits, avec une vivacité, une économie, un sens de la formule saisissants.

Mais comme son titre l'indique, *Traduire, écrire* n'est pas seulement un hommage à l'une des mères fondatrices de la traduction moderne ; c'est en même temps une réflexion polyphonique sur l'art de traduire, l'art d'écrire et leurs rapports. Un petit chef-d'œuvre de pédagogie, où la pensée la plus complexe apparaît simple, concrète, habillée d'exemples et d'images ; où la sensibilité a sa part autant que l'intelligence ; où le lecteur, comme dit Queneau, ne s'emmielle jamais ; où la leçon s'incarne en un modèle qu'on peut aimer en même temps qu'admirer. Remercions Arcane 17 d'avoir publié avec enthousiasme et respect, sans coupures, ce livre très précieux : il donne le désir, le courage de traduire, d'aller de l'avant, de lutter, comme Laure l'a toujours fait.

Michel Volkovitch

Pour se procurer le livre, voir information p. 2.